

L'altérité de l'Ouest canadien: dans les romans d'André Borel (1888-1968)

Antoine Eche

Résumé

André Borel est un auteur suisse faisant partie de la littérature dite des pionniers de l'Ouest canadien. Il a écrit deux romans autobiographiques, *Croquis du Far-West canadien* (1928) et *Le Robinson de la Red Deer* (1930). Ces romans mettent en scène son expérience de pionnier et de défricheur dans les années 1911-1914 en Alberta près de Bassano.

Ces textes paraissent à une époque charnière dans l'histoire du roman en France alors que des auteurs établis se tournent vers des modèles venus du roman d'aventures à la qualité variable et que la littérature exotique d'un Loti, jugée superficielle, se voit attaquée par les tenants du roman colonial. En 1926, Marius-Ary Leblond propose ainsi un roman colonial où il entend « révéler l'intimité des races et des âmes de colons ou d'indigènes ».

Mais aussi les textes de Borel paraissent dans un laps de temps correspondant à ce qu'on peut qualifier de « moment canadien » dans la littérature française, défini par la parution de Maria Chapdelaine et des romans de Maurice Constantin-Weyer et de Frédéric Rouquette dans les années 1920-1930.

Cet article vise à situer la représentation de l'altérité de l'Ouest canadien chez Borel dans ce contexte social, culturel et littéraire.

Mots-clés

André Borel, Ouest canadien, altérité, roman, France

L'altérité de l'Ouest canadien: dans les romans d'André Borel (1888-1968)

Antoine Eche

Le Canada semble fasciner les lecteurs européens des années 1920-1930. On observe en effet à cette époque le succès d'au moins deux romans, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1921) et *Un homme se penche sur son passé* de Maurice Constantin-Weyer (1928). Si le premier rencontre les honneurs du public (Boillat 1974), le second se voit consacré par le prix Goncourt 1928 (Fabre 2014). Aux côtés de ces réussites éditoriales, d'autres romans ayant le Canada pour cadre géographique connaissent un succès populaire comme par exemple les romans dits « vécus » de Frédéric Rouquette, qui se retrouveront réédités ensuite dans des collections pour la jeunesse (Eygun 2018). La presse francophone de l'époque s'interroge d'ailleurs sur cet engouement du lectorat pour des lectures mettant en scène l'Amérique du Nord (Eche 2018). C'est dans cette décennie canadienne qu'André Borel (1888-1968), auteur suisse ayant passé quelques années dans la province de l'Alberta en tant que colon entre 1913 et 1917, publie deux romans, les *Croquis du Far-West canadien* (1928) et le *Robinson de la Red Deer* (1930). Ces textes, publiés en Suisse et en France, ont connu également une diffusion plus large en paraissant dans la presse francophone suisse mais sont rapidement tombés dans l'oubli. Il a fallu attendre les années 1970 et le développement des études sur la

littérature francophone de l'Ouest canadien pour que le nom d'André Borel ressurgisse, mais de façon timide et lacunaire. Récemment, de nouveaux travaux ont permis de resituer l'auteur et ses œuvres dans le contexte de cette littérature sur des bases plus précises (Eche et Campbell 2018 ; Eche 2018).

La mise en scène de l'espace canadien dans les deux romans implique que l'altérité y constitue un élément structurant. Cette scénographie ne se limite pas au seul univers textuel mais s'inscrit en fait dans un cadre social plus large, typique de l'époque en question, celui du « rêve d'aventures » auquel aspirait bon nombre d'Européens dans les années 1870-1940 (Venayre 2001). De plus, ces textes paraissent à une époque charnière dans l'histoire du roman en France alors que des auteurs établis se tournent vers des modèles venus du roman d'aventures à la qualité variable et que la littérature exotique d'un Pierre Loti, jugée superficielle, se voit attaquée par les tenants du roman colonial. En 1926, Marius-Ary Leblond¹ propose ainsi un roman colonial où il entend « révéler l'intimité des races et des âmes de colons ou d'indigènes » (Dodille 2011, 184). Les textes de Borel, dans la mesure où ils ont été parfois reçus sous cette dénomination générique (Eche 2018, 237) et inscrits dans un continuum de production et de réception du roman d'aventures et de la littérature géographique, relèvent-ils de ce programme ? La question de l'Autre est-elle bien au cœur de ces écrits mettant en scène l'ailleurs canadien ? C'est à ce double questionnement que nous tenterons de répondre après avoir esquissé une brève mais nécessaire présentation de ces deux romans et précisé les contours théoriques de la mise en scène de l'altérité de l'Ouest canadien.

Dans ces deux romans, Borel puise dans son expérience personnelle de jeune colon européen parti en quête d'un nouvel avenir à une époque où le gouvernement canadien encourageait des émigrants à venir occuper les terres les plus à l'ouest (Shulman Spaar 2013 ; Khalid 2009 ; Pyée 2018). Ainsi, le cadre

¹ Il s'agit du pseudonyme de deux écrivains et journalistes réunionnais, Georges Athénas et Alexandre Merlot, tous deux prix Goncourt 1909 pour leur roman *En France*, écrit à quatre mains.

géographique des deux textes est celui de la concession de Borel située près de la ville de Bassano, à l'est de Calgary, dans la province de l'Alberta. La période à laquelle se déroulent les événements relatés dans les deux romans correspond également à celle pendant laquelle Borel était sur place, et dans les deux textes, comme dans le cas de Borel, l'Histoire, par le biais de la Première Guerre mondiale, vient clore l'aventure canadienne. L'auteur qui, avant d'émigrer, avait suivi un cursus scientifique en Suisse, semble envisager, au moins dans son premier récit, la représentation de l'altérité canadienne dans des termes académiques². Cependant, on observe nettement dans les deux récits une tension entre une représentation qui se voudrait rationnelle et objective et l'utilisation de procédés d'écriture typiques de la fiction. Borel a en effet recours dans les deux cas à une *persona* au niveau de la narration, ce qui lui permet, tout en construisant ses récits sur sa propre expérience, de fictionnaliser certains épisodes, voire le cadre narratif même. C'est ainsi que si Borel, par le biais de deux narrateurs (Harry dans les *Croquis* et Henri dans le *Robinson*), relate entre autres choses les expériences des colons défricheurs sur la base de ce qu'il a lui-même vécu, l'horizon d'attente textuel n'est pas celui d'un récit référentiel. En fait, il diffère même pour les deux textes : si tous deux se distinguent du récit de pionnier, les *Croquis* relèvent du roman autobiographique tandis que le *Robinson* vise l'horizon du roman d'aventures (Eche 2018, 227-233).

La représentation de l'altérité dans ces deux romans se retrouve donc à l'intersection d'expériences vécues et fictives et constitue le résultat d'une perception médiatisée par l'imaginaire social dont est porteur l'auteur. A ce titre, cette représentation a une fonction dans la société dont elle émane. En effet, si parler d'un autre lieu, ou évoquer le sentiment de l'ailleurs (Urbain 2004, 7), revient à exposer « [...] le monde où l'on raconte et le monde que l'on raconte » (Hartog 2001, 332) selon une « [...] rhétorique de l'altérité » (ibid., 331), c'est aussi

² A son retour en Suisse, il complètera d'ailleurs un doctorat en agronomie et occupera ensuite des fonctions importantes au sein de l'Union suisse des paysans et au niveau de la mise en place de la politique agricole européenne (Eche et Campbell, 36-37).

confirmer ou mettre en doute la validité de l'identité de la société observante. Selon Jean-Marc Moura, cette altérité est constituée de deux pôles, ALTER et ALIUS, deux pronoms latins ayant donné les mots altérité et aliéné, renvoyant pour ALTER à « l'autre d'un couple, pris dans une dimension étroitement relative où se définit une identité et donc son contraire » (Moura 1998, 53) et pour ALIUS à « l'autre indéfini, l'autre de l'identité et de tout élément qui s'y rattache [...] » (ibid.) Pour Moura, cette distinction est équivalente à celle que pose Paul Ricœur entre l'idéologie et l'utopie en tant que « modalités de l'imaginaire social » (Ricœur 1984, 54). Pour Ricœur, l'idéologique a une fonction d'intégration dans la mémoire sociale. C'est ce qui permet à un groupe de réaffirmer son identité comme par exemple lors de commémorations où des éléments fondateurs de l'identité du groupe se voient réactualisés (ibid., 58-59). L'utopie est différente. Comme le souligne Ricœur, « si l'idéologie préserve et conserve la réalité, l'utopie la met essentiellement en question » (ibid., 61). Toutefois ces deux pôles sont complémentaires puisque tous deux constituent l'imaginaire social par lequel nous articulons notre présence dans le temps. Comme le note Moura, ces phénomènes « s'impliquent dialectiquement » (Moura 1998, 54). En tant que contre-modèle social, l'utopie se voit ainsi rattachée à l'idéologie du groupe et il est tout à fait possible que l'utopie se manifeste au sein de l'idéologie. Dans le cas des romans d'André Borel, la question est donc de savoir ce qui relève de l'idéologie (ALTER) et de l'utopie (ALIUS) pour déterminer la fonction de la représentation de l'Ouest canadien à l'œuvre par rapport à l'identité franco-européenne des années 1930. Dans son rapport à la spatialité, cette identité semble se subsumer à une aspiration, un désir, celui de l'Aventure qui est pensée selon un éloignement vis-à-vis de l'Europe, synonyme d'inconnu et de danger (Venayre 2001). C'est bien ce dont témoigne le contenu des diverses recensions critiques des romans de Borel parues dans les revues littéraires en France, en Belgique et en Suisse dans les années 1928-1930. Confondant espace américain et l'Ouest canadien, les critiques de l'époque

expliquent l'engouement pour cette littérature par le rejet d'un trop plein de civilisation et la salutaire recherche d'un ailleurs synonyme de pureté et de renouveau (Eche 2018, 235-237). La mise en scène d'un personnage comme le colon refaisant sa vie dans un territoire éloigné et perçu comme un espace vide vient ici renforcer l'idéologie et l'identité du groupe. Toutefois les chercheurs d'aventures paraissent aussi être en rupture avec le groupe dont ils sont issus dans la mesure où une certaine partie de la société condamne l'attrait pour l'étranger en considérant cette attirance comme une pathologie qui mérite même un nom : la xénomanie (Urbain 2002, 47). L'identité du groupe est donc ambivalente et la mise en texte de l'expérience canadienne de Borel paraît donc servir aussi bien l'idéologie que l'utopie qui composent l'imaginaire social de la francophonie européenne des années 1930. Une lecture plus attentive de la représentation de l'altérité dans les romans permet toutefois de trancher la question.

La scénographie de l'altérité dans les romans de Borel formalise un discours social sur l'Ailleurs et l'Autre canadiens soumis à une double visée : d'une part interne, celle des aventures des deux narrateurs ; d'autre part externe, dans l'expression de la nostalgie d'André Borel vis-à-vis d'une période de sa vie (Eche 2019). Cette mise en scène est visible dans les titres des deux romans ainsi que dans l'évocation de certains éléments appartenant à l'imaginaire de l'Ouest ayant eu un impact particulier dans la jeunesse des narrateurs³ : il en ressort que si Borel, par l'intermédiaire des *personae* qu'il a adoptées, incarne une ambivalence de l'identité francophone européenne en quittant l'Europe pour le Canada, son mode de représentation de l'altérité montre bien comment il s'inscrit en fait dans l'idéologie. Le choix des modes textuels structurant la mise en texte de l'altérité est à ce titre révélateur dans le sens où il renforce l'inscription de cette dernière dans cette perspective. Dans les *Croquis du Far-West canadien*, l'auteur a choisi un mode d'organisation textuelle qui rappelle l'inventaire du récit de voyage. Le découpage

³ Sur ces deux points, nous renvoyons le lecteur à nos travaux précédents.

intertitulaire révèle une suite non chronologique de scènes ou d'évocations thématiques qui, selon l'auteur, sont parfois non vécues. On y distingue cinq grandes catégories, plus ou moins annoncées comme telles dans le sous-titre du roman : Gens, Bêtes, Choses et autres, Menus travaux, La steppe s'anime⁴. Nous avons déjà évoqué ailleurs certains aspects de cette classification sans toutefois la présenter dans son intégralité⁵. Il ne semble pas inutile de la reproduire ici afin d'en exposer dans le détail la composition.

I. Gens

Blanc-bec et dur à cuire
 Première impression
 La devise de l'Ouest
Le cow-boy
 L'homme
 La selle
Broke
Sur la piste
Les disparus de la Prairie
La femme dans l'Ouest
Le Chinois du Far-West
Le pionnier
Le filou de l'Ouest

II. Bêtes

Le bison
 Le bison et l'Indien des plaines
 Iniskim
 Natos
Le coyote
La chasse au coyote
 Les greyhounds
 La chasse
L'écureuil de Prairie et le blaireau
Le castor
Les chevaux errants
Cavalcade
Les compagnons du homesteader
 Tom. Nelly. Encore Nelly. Nelly et Gladys. Maud et Nelly.

III. Choses et autres

⁴ Le sous-titre exact qui figure sur la couverture est : « Gens – Bêtes – Choses – Travaux ».

⁵ Les points abordés étaient les figures archétypales (le cow-boy et le homesteader) et la faune et la flore. Voir Eche et Campbell, 2018, p.44-47.

La rivière
Les chemins de l'Ouest
La herse à disques
Feux de brousse et feux de forêts
Mirages
Les chinooks
Un feu de Prairie

IV. Menus travaux

Les clôtures
Les puits
La récolte du foin
Les constructions de l'Ouest

V. La steppe s'anime

L'arrivée
Le cycle des saisons
 L'hiver
 Le printemps
 L'été
 L'automne
Le départ

Ce découpage illustre la rencontre entre un regard scientifique se voulant objectif et l'utilisation de l'aventure vécue sur un mode personnel. D'un côté, on remarque en effet le recours quasi-systématique à l'essentialisation des objets de l'inventaire par le biais de l'article défini, ce qui contribue à la création d'une typologie de l'Ouest canadien et de ses acteurs. Sur ce point, on relève immédiatement la catégorie de l'Autre de l'Ouest canadien, les « Gens », dont les Autochtones sont écartés pour figurer aux côtés du bison dans la rubrique des « Bêtes ». Nous y reviendrons. De l'autre, on note également des entrées non typologiques semblant relever directement de l'expérience vécue du narrateur (« première impression », « Broke », « Cavalcade », « Tom. Nelly. Encore Nelly. Nelly et Gladys. Maud et Nelly ». L'apparence impersonnelle de la cinquième partie ne saurait tromper longtemps le lecteur alors qu'elle constitue la section la plus narrative de l'ensemble en reprenant sur une période d'un an les travaux des champs avant le départ du narrateur pour l'Europe. En ce sens, elle est symptomatique de la tension qui réside

entre d'un côté l'expérience vécue et de l'autre l'ambition de la transformer en traité encyclopédique de la vie du colon dans l'Ouest canadien.

Le découpage intertitulaire du *Robinson* est, pour sa part, majoritairement tourné vers l'aventure romanesque comme l'indiquent les titres des trois grandes parties qui renvoient à trois personnes distinctes impliquées dans la progression de l'intrigue :

Première partie – La prédiction du vieux rancher

- I. Comment j'avais pris ma concession
- II. Débuts
- III. Mes chevaux s'échappent
- IV. A la recherche de Tom et de Maud

Deuxième partie – Reading

- V. Un pari
- VI. Je retrouve mes chevaux disparus
- VII. Une course à Medicine Hat
- VIII. Réminiscences
- IX. Veillées d'hiver

Troisième partie – Marjorie

- X. Le voleur
- XI. L'original
- XII. Août 1914

On remarque également l'utilisation de la première personne du singulier qui manifeste une tournure subjective nette. Toutefois, l'univers, tant réel que référentiel, dans lequel évoluent les personnages du *Robinson* est le même que celui du narrateur des *Croquis* : en effet, on observe de nombreux points de ressemblance dénotant l'ailleurs entre les deux romans qui vont au-delà des simples toponymes. Ces correspondances confèrent à cette double représentation une certaine homogénéité⁶. On les retrouve ainsi dans les évocations des lectures de jeunesse des deux narrateurs qui trouvent dans leur expérience canadienne l'actualisation d'un imaginaire de l'aventure. Elles figurent également dans la mise en place d'une rhétorique de l'altérité qui s'exprime de trois façons : l'utilisation de termes anglais

⁶ Ayant déjà évoqué ces aspects dans des travaux précédents, nous nous contenterons d'en donner la liste ici pour nous concentrer ici sur ce qui est nouveau dans notre analyse des textes de Borel.

dans le texte renvoyant à des réalités locales, l'évocation d'éléments disparus mais perçus comme essentiels à l'identité de la Prairie canadienne comme le bison par exemple, et enfin la retranscription d'expériences sensorielles. Ainsi l'auteur va puiser dans son vécu sensoriel pour retranscrire l'expérience du froid canadien qu'il contraste avec le climat européen (Borel 1928, 24) mais aussi, par exemple, pour évoquer le paysage sonore de la Prairie la nuit, où l'on entend le vent ou le cri du coyote. Les deux extraits qui suivent sont tirés du même chapitre et évoquent tous deux l'altérité sonore de la Prairie pour le pionnier suisse :

En sursaut, je me réveillai. Le grand bruit, c'était le mugissement furieux du vent du nord [...] Le blizzard ! l'effroyable blizzard de la Prairie ouverte au vent forcené du Nord ! Parfois, il se dessine lentement [...] d'autres fois – ainsi cette nuit là – il survient soudainement sans laisser au voyageur isolé le temps de gagner un refuge. (ibid., 77-79)

Au milieu de la nuit, un long hurlement me réveilla [...] Rien de plus lugubre, la nuit, que le hurlement, puis le bêlement, puis le jappement du petit loup de la Prairie. Le coyote ! [...] je savais ne courir aucun danger ; néanmoins, l'appel pénétrant du petit loup avait toujours fait passer un léger frisson dans mes veines. Cette nuit-là, au contraire, il sonna à mes oreilles comme un hymne de délivrance. Le coyote, caché pendant la tourmente, sentait que celle-ci touchait à sa fin et quittait son terrier pour entreprendre sa tournée de chasse nocturne. (ibid., 83-84)

On retrouve un autre type de correspondance au niveau de l'évocation des acteurs humains de l'Ouest canadien. En effet, la liste typologique présente dans les *Croquis* semble avoir été partiellement réutilisée dans le *Robinson*. Elle circonscrit un ensemble essentiellement masculin dans lequel les personnages sont issus d'un processus d'altérisation articulant une vision racisée (le Chinois et l'Indien des plaines⁷) et genrée (la femme) du monde. Deux autres modalités servent aussi à

⁷ Nous reprenons ici les termes utilisés par l'auteur tels qu'ils figurent dans les *Croquis du Far-West*. Nous ne souscrivons pas à la logique raciste qu'ils impliquent. Le racisme, tel que nous l'entendons dans cet article, est défini par Robin DiAngelo comme « un ensemble de structures économique, politique, sociale, culturelle, de croyances et d'actions qui systématisent et perpétuent une

construire cette altérité : la moralité (avec le personnage du filou) et le destin (la mort ou l'oubli pour les disparus ; la fonction ou le métier pour le cow-boy et le pionnier). Compte tenu de la différence de régime textuel, le mode de la représentation diffère dans les deux textes. Dans le *Robinson de la Red Deer*, presque tous ces acteurs participent à l'économie de la diégèse alors que dans les *Croquis*, ils font l'objet de vignettes anecdotiques tirées du quotidien du colon : le filou est évoqué lors du voyage du narrateur depuis Winnipeg jusqu'à Calgary ; le Chinois dans une scène ayant lieu dans un restaurant ; la femme au détour des conversations avec les pionniers ; les disparus de la Prairie dans une conversation avec un ouvrier travaillant pour le chemin de fer, etc. On peut ainsi se demander si certains ne sont vraisemblablement évoqués que dans un souci d'exhaustivité, où l'on retrouverait par-là une des caractéristiques du récit de voyage qui est parfois de parler des choses qu'on n'a pas vues⁸. Et ces anecdotes tendent toutes à essentialiser des types : leur ancrage dans la réalité du colon est censé leur conférer une valeur de vérité générale, d'autant plus commode qu'elle permet d'appréhender une réalité complexe en la simplifiant par le biais de la réduction pour révéler soit de manière explicite, soit implicite, une prétendue vérité de caractère ou de faits. On peut en voir un parfait exemple dans la leçon de physiognomonie impromptue que reçoit le narrateur de la part d'un de ses amis alors qu'ils chevauchent la prairie. Croisant un homme aux prises avec une roue de chariot brisée, et devant le refus de ce dernier de se voir aidé, l'ami du narrateur lui révèle alors en quoi cet homme est fondamentalement différent de lui. C'est un pionnier, et non un colon. Si les deux

distribution inégale des privilèges, des ressources et du pouvoir entre les Blancs et les personnes de couleur » (2011, 56). (notre traduction)

⁸ La question du plagiat dans la littérature de voyage est, par exemple, un sujet très connu des spécialistes du genre, tout comme celle de l'affabulation. Les voyageurs complétaient (et complètent toujours) leurs récits sur la base d'autres relations ou textes. Dans le cas qui nous occupe, Borel évoque dans les *Croquis* le castor bien qu'il reconnaisse ne pas en avoir vu dans cette partie de l'Alberta (Borel, 1928, 92) et il évoque le bison des plaines sans avoir pu le voir puisque celui-ci avait été chassé jusqu'à son extinction. On pourra lire aussi le récent essai de Pierre Bayard sur l'évocation des lieux que l'on ne connaît pas (Bayard, 2012).

colons observent sa maîtrise des gestes, ils notent aussi comment sa physionomie est révélatrice de sa personnalité :

Voyez [...] comme est conformé son visage. Son front étroit et fuyant, son nez camus, quoique trop petit, et ses yeux presque à fleur de visage, sont ceux d'un individu sans grande intelligence, mais la mâchoire inférieure, très développée, bien que sans prognathisme, trahit de violents instincts animaux. Et le menton, saillant sans être trop proéminent, est l'indice d'un tempérament combatif, d'une volonté obstinée [...] vous avez sous les yeux le type du vrai pionnier [...] (Borel 1928, 46)

Le narrateur, comme le lecteur, sait maintenant identifier le pionnier, cet homme soi-disant rude, proche de l'animalité et moins intelligent mais apte à résister car fonctionnant en osmose avec son environnement. Le recours au caractère prétendument scientifique de la physiognomonie confirme bien ce qui est à l'œuvre dans cette typologie.

Dans tous ces portraits de l'Autre de l'Ouest, le narrateur des *Croquis* est celui qui énonce en dernier compte ce qu'il faut retenir. L'exemple du croquis du Chinois est, à ce titre, éclairant. Le narrateur note qu'on le « rencontre à chaque coin de rue dans les grandes cités américaines ou canadiennes » mais qu'il est « plus rare dans la Prairie. Pourtant, dans toute petite ville de l'Alberta qui se respecte, se trouvent une blanchisserie et un ou deux restaurants tenus par des Célestes [...] Le Chinois d'Amérique [...] est un observateur perspicace et un imitateur presque parfait ; il ne possède toutefois pas l'intelligence alerte du Nippon et n'est pas très débrouillard » (Borel 1928, 41-42). S'ensuit une anecdote illustrant le point de vue du narrateur, dans laquelle, bien sûr, il va imposer toute sa supériorité d'homme blanc. La scène en question se déroule dans un restaurant. Le narrateur raconte en premier une scène censée être typique d'où il ressort que le serveur chinois ne comprend jamais ou fait mine de ne jamais comprendre ce que commandent les clients. Suit alors l'anecdote mettant en scène le narrateur et où ce dernier va anticiper cette supposée incompréhension en commandant tout ce qui se trouve au

menu et en menaçant le serveur de le manger aussi s'il n'est pas correctement servi. Une fois rassasié, le narrateur paie et remarque que tous les employés du restaurant sont apparemment stupéfaits d'avoir vu un homme pouvant manger autant :

Au fond de la salle, derrière le haut comptoir, j'aperçus le propriétaire chinois du restaurant, le cuisinier chinois, le boy chinois et les trois Célestes de la blanchisserie qui, leurs douze yeux de Chinois en boules de loto et leurs six bouches démesurément ouvertes, regardaient sortir ... l'ogre. (ibid., 44)

La description en des termes grotesques du physique et l'emphase mise sur l'origine des employés les déshumanisent complètement dans un mouvement réciproque où le narrateur, détournant implicitement l'expression populaire « manger comme un ogre », s'identifie métaphoriquement au géant dévoreur de chair fraîche. Il ne fait dès lors aucun doute que cette scène est censée démontrer la supériorité du narrateur blanc face à un individu vu comme un Autre, défini comme racisé et réputé peu intelligent. Le narrateur contrôle tous les éléments de cette scène, y compris l'interprétation que peuvent en faire les employés du restaurant, si jamais elle a vraiment eu lieu. Dans tous les cas, le message est clair et il n'est pas ici question d'entrer dans l'intimité psychologique de l'Autre comme souhaitait le faire Marius-Ary Leblond que nous évoquions dans l'introduction. En revanche, il semble que le lecteur ait indirectement accès à la psyché du narrateur car en se mettant ainsi en scène, ce dernier révèle comment il se voit perçu par l'Autre. Et quoi de plus à propos que la figure de l'ogre pour caractériser le colon blanc qui va s'accaparer de territoires par la peur et la force et qui va chercher à affirmer sa supériorité par rapport à l'Autre non blanc ? Il semble évident que Borel ait opéré ce choix de façon inconsciente, ce que nous trouvons aujourd'hui bien révélateur, à la manière du lapsus freudien. En ce sens, ce « croquis » vient conforter l'idéologie inévitablement raciste de la société coloniale (Memmi 1985, 95) et souligne l'impact d'une socialisation édifiant la soi-disant supériorité de l'homme blanc par rapport au reste du monde.

Curieusement, le Chinois du Far-West est absent du *Robinson*, et ce alors que le cow-boy, les disparus de la Prairie, la femme dans l'Ouest, le pionnier et le filou de l'Ouest sont des personnages que l'on retrouve plus ou moins dans les deux textes. Cette absence pourrait s'expliquer par l'inutilité de ce personnage dans l'histoire du narrateur du *Robinson* mais il est difficile de constater cette absence sans la mettre en rapport avec la présence d'un personnage autochtone dans ce même roman. En fait, il ne s'agit pas juste d'une reprise directe d'un même personnage entre les deux textes mais également d'un changement de statut textuel. Dans les *Croquis*, l'évocation des Autochtones est associée à celle du bison dans le chapitre « Le bison et l'Indien des plaines » et ne relève pas de la grande catégorie des « Gens » mais de celle des « Bêtes ». Il s'agit en fait d'un bref historique basé sur un argument qui semble légitimer l'exclusion des Premières Nations de la catégorie des « Gens » : « A l'histoire du bison est étroitement liée celle de l'Indien des plaines » (Borel 1928, 64). Le narrateur précise dans une note de bas de page que « cet exposé n'est pas une monographie » (ibid.) et renvoie à pas moins de sept ouvrages pour plus d'informations. Ces sources semblent plutôt concerner la situation des Autochtones aux Etats-Unis mais le narrateur les utilise dans le contexte canadien et souligne entre autres le rôle des agents du gouvernement dans la disparition progressive des Pieds-Noirs (ibid., 70-71). Il ajoute également une légende, celle d'Iniskim (la pierre à bison) et la description de leur cérémonie envers Natosi (Natos dans le texte), le soleil (ibid., 72-75). Cette évocation des Premières Nations, comme celle du bison, ne repose donc en fait que sur un savoir livresque détaché de l'expérience vécue du colon : aucune mise en scène par le biais de l'anecdote, aucun ancrage dans le quotidien du colon des années 1913-1917. Dans les *Croquis du Far-West canadien*, l'Autre indigène est un être de papier dont l'évocation chronologique s'arrête à la fin du XIXe siècle, vingt ans avant l'arrivée du narrateur. Exclu de la catégorie des « Gens », l'Autochtone est, au final, un Autre invisible. En revanche, dans le *Robinson*, l'Autochtone est un personnage à

part entière dans le quotidien du colon et qui intervient directement dans le cours de l'histoire. De par ce rôle, on peut dire alors qu'il fait figure de nouveauté dans le discours de Borel sur l'Ouest canadien deux ans après les *Croquis du Far-West*. En effet, la servante Pied-Noir, Na-ahks, fait partie de la vie de la fille du vieux rancher, Marjorie, qu'elle a pratiquement élevée. Comme les autres personnages importants du récit, elle a une histoire personnelle qui explique sa présence au ranch :

[le rancher] n'aurait su que faire de son enfant si, à ce moment, une vieille Indienne de la tribu des Pieds-Noirs n'était arrivée au ranch. Na-ahks – c'était le nom de la squaw – avait perdu plusieurs années auparavant tout ensemble sa fille unique et sa petite fille. Selon la coutume siksika, elle avait coupé ses cheveux en signe de deuil ; mais, inconsolable, elle avait quitté la tribu pour errer en se lamentant à travers la Prairie. Immédiatement elle se prit d'affection pour l'orpheline et s'offrit de s'occuper d'elle, ce que Douglas [le rancher] accepta avec empressement. (Borel 1930, 77)

Le tragique de son histoire n'est pas sans rappeler celui de la politique coloniale sur les Premières Nations. On peut peut-être voir aussi dans ces lignes une référence indirecte à la tradition d'accueil des autochtones dans la proposition spontanée du personnage de prendre soin de l'enfant. Cependant, malgré la proximité de leur relation, son statut demeure celui d'une subalterne puisqu'elle occupe un rôle dans la maisonnée traditionnellement réservé aux femmes dans les sociétés patriarcales⁹. D'autres éléments confirment ce statut, cette fois-ci indépendamment de son genre.

Dans le chapitre intitulé « L'original », le narrateur trouve par hasard une pierre singulière que la servante pied-noir confirme être « iniskim », la pierre annonciatrice d'un signe favorable à la chasse au bison (ibid.. 204-208). Elle lui

⁹ Le traitement de la femme dans l'inventaire des acteurs des Prairies fonctionne sur le même mode, celle-ci étant évoquée pour stigmatiser son absence dans le processus colonial : le fait que les hommes soient plus nombreux ne permet pas de poursuivre l'effort colonial sur plusieurs générations. Ce déséquilibre est perçu comme un « défi aux lois de la nature [qui] déforme [le] caractère et [la] mentalité [des hommes] » (*Croquis*, 40). Quand le narrateur du *Robinson* rencontre la fille du vieux Rancher, Marjorie, il témoigne du saisissement qu'il ressent en se rendant compte que c'était la première jeune fille qu'il voyait dans cette partie de l'Alberta (*Robinson*, 66), réintroduisant ainsi cette donnée dans le second roman.

annonce également qu'il aura une vision de l'avenir. Il semble intéressant de relever que, dans cette scène, le personnage de Na-ahks s'exprime au discours direct. Elle a donc, dans les conventions de la fiction, le contrôle de sa voix et de ses propos et semble alors s'affirmer comme sujet véritable et autonome (ibid., 206-207). Son intervention, la seule de ce personnage dans le roman, illustre la manière dont la femme autochtone et sa culture sont habituellement traitées par les colons blancs. La vue de la pierre provoque en elle un trouble visible dont l'intensité va momentanément influencer sur la réceptivité du narrateur face au monologue de la servante :

[...] les yeux hagards, l'Indienne contemplait le caillou comme elle eût fait d'un fantôme surgi au milieu de nous. Chancelante, elle s'approcha [...] L'air effaré de la vieille squaw m'eût amusé en d'autres circonstances. Je ne ris pas, pourtant. Elle avait parlé avec une telle conviction et paraissait si profondément bouleversée que je sentais un malaise inexplicable s'emparer de moi et ébranler même le scepticisme des boys qui m'entouraient. (ibid., 206)

Elle lui annonce alors qu'il tuera un bison le lendemain, ce qui déclenche le retour au scepticisme des « boys » et renforce l'étrangeté perçue de la scène : « C'en était trop. L'idée que je tuerais un bison, alors que l'espèce en avait été exterminée depuis une trentaine d'années, était si bizarre que les boys, qui avaient tous recouvert leur sang-froid, pouffèrent de rire » (ibid., 206). C'est à ce moment que l'intervention de Na-ahks est présentée comme exceptionnelle et donc gage d'une importance certaine : « Riez ! reprit sur un ton plus convaincu encore la vieille indienne, rompant avec le mutisme obstiné qu'elle opposait invariablement aux remarques déplaisantes et au rire sans vergogne des gars. » (ibid., 206) Son silence habituel, présenté ici comme le résultat d'un choix personnel, ne prend pas en compte le déséquilibre de la relation entre le colonisateur et le colonisé, même si le

narrateur semble condamner l'attitude méprisante des « boys »¹⁰. En exposant le caractère systématique du dénigrement - et donc de l'infériorisation - dont fait l'objet la servante, le narrateur révèle le racisme à l'œuvre dans son quotidien. Racisme auquel lui-même participe alors qu'il la désigne le plus souvent en des termes racisés comme « l'Indienne », « la vieille squaw », « la vieille Indienne » tandis que les personnages blancs ne sont pas évoqués selon leur appartenance à un groupe racial en particulier. A la suite de la tirade de Na-ahks, où elle raconte comment l'apparition de la pierre à bison a sauvé sa famille d'une situation dramatique, le trouble du narrateur s'arrête et il réagit alors comme les « boys » dont il semblait s'écarter plus tôt : « Je m'étais entièrement ressaisi. Je ne répondis pas, pourtant. Pourquoi peiner la vieille Indienne encore toute émue au souvenir du singulier concours de circonstances qui lui avait sauvé la vie [?] » (ibid., 208) Les pensées du narrateur illustrent ici toute sa condescendance vis-à-vis de la culture autochtone : l'échange avec la servante, seule représentante des Premières Nations dans le roman, et néanmoins dotée d'une histoire individuelle propre, renvoie ainsi directement au déséquilibre à l'œuvre dans la situation coloniale. Il faut que le narrateur tue un animal (un orignal) le lendemain de la prédiction (ibid., 215) pour que celle-ci soit reconnue comme telle et que la servante accède à une certaine forme de reconnaissance : les « boys » célèbrent la servante et le narrateur de la même manière (ibid., 217). La servante semble aussi heureuse que la prédiction se soit accomplie et entame un monologue (cette fois-ci au discours rapporté) sur les propriétés des « signes des Indiens » (ibid., 218-219) qui retient l'attention du narrateur même si les faits relatés sont « surnaturels et bizarres » (ibid., 218). Toutefois, son attitude vis-à-vis de Na-ahks reste la même : à ses yeux, elle lui témoigne « la plus naïve admiration » (ibid., 218) et les faits qu'elle raconte ne sont que des « histoires » qui peuvent être entendues avec « plaisir » (ibid., 219). Il ne

¹⁰ Pour Emma Larocque, la relation entre les autochtones et les Blancs au Canada s'inscrit en plein dans le complexe du colonisateur et du colonisé exposé par Memmi. Voir *When the other is me*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2010.

semble pas qu'elle soit prise au sérieux et que la transmission de faits culturels soit envisagée comme une pratique importante. En effet, les états d'âme du narrateur prennent le dessus au point que « [s]ans doute aussi, après les émotions de la soirée, l'interminable mélodie de l'Indienne m'importunait » (ibid., 220). Si les conditions de réception à la parole de la servante ne semblent pas réunies, il ne paraît pas non plus qu'elles puissent l'être jamais, dans la mesure où c'est le narrateur qui, au final, reste seul juge de l'opportunité d'un moment qu'il peut repousser à loisir, d'autant plus que le discours de Na-ahks est jugé en des termes péjoratifs. En pleine réflexion, le narrateur sort alors de la pièce où il se trouvait pour prendre l'air. Il découvre à ce moment dans le ciel étoilé la vision du visage d'un de ses amis proches ayant récemment quitté le Canada, visage qui se transforme progressivement en celui de la jeune fille dont il se découvre amoureux (ibid., 220-224). Le narrateur ne se souvient pas à ce moment de la nature prophétique de cette vision. Selon Na-ahks, les « signes des Indiens »¹¹ se manifestent entre autres « dans le firmament étoilé » où on peut voir « l'apparition d'un astre nouveau ou d'un signe inconnu, présage d'une calamité imminente et terrible » (ibid., 219). Et l'avenir se révélera effectivement funeste puisque les deux personnages de la vision mourront sans que le narrateur ne les revoie. Le silence de ce dernier vis-à-vis de la dimension annonciatrice de la vision semble bien illustrer son attitude et celle de l'auteur sur la valeur de la culture autochtone dans l'imaginaire européen. Alors que le narrateur analyse intérieurement les événements qui se produisent dans le cours de l'histoire, la vision nocturne ne suscite aucun commentaire. C'est, semble-t-il, au lecteur d'effectuer ce travail. Ce faisant, l'auteur rompt avec la dynamique en place jusque-là, dans laquelle le narrateur servait de co-lecteur en explicitant systématiquement tout événement jugé important. Ce que retient en revanche le narrateur, c'est la prédiction faite par Douglas, un vieux rancher écossais, au début du récit où il lui dit que la terre où il se trouve est maudite (ibid., 85). Le tragique

¹¹ Encore une fois, nous reprenons ici les termes utilisés dans le texte.

de l'histoire n'est envisagé au final qu'au filtre de cette prédiction (ibid., 241). Si cette annonce et la vision relèvent toutes deux du surnaturel dans la culture européenne, en revanche la première, émanant d'un Européen, l'emporte sur la seconde, autochtone. C'est qu'ici l'utilisation de la culture autochtone ne sert finalement qu'à doter le récit d'un élément générique thématique qui vient renforcer l'appartenance du *Robinson* au genre du roman d'aventures par le recours à la thématique du surnaturel héritée du genre anglais *romance* (Letourneux 2010 : 183-222). L'Autre autochtone est donc bien visible dans ce roman mais utilisé à des fins d'exoticisation qui empêchent tout développement de l'intimité de son âme, pour reprendre les mots de Marius-Ary Leblond. Il reste manipulé dans un récit contrôlé par un auteur dont la culture et le vécu conditionnent l'écriture. Si ce dernier note les mauvais traitements dont peut faire l'objet la servante, il n'intervient pas pour les interrompre ni ne les condamne : ils font partie du quotidien colonial de l'Ouest canadien et de ses représentations.

Lorsque des divergences font jour au niveau des rapports de ressemblance entre les deux romans, elles semblent au final plutôt signaler l'existence d'un rapport dynamique dans la représentation de l'altérité, tant au niveau de l'écriture que de la perception de l'Autre de l'Ouest canadien. Pour Borel, l'Autre occupe une fonction inscrite dans l'horizon d'attente textuel visé : dans un roman autobiographique à prétention savante, il rejoint un idéal encyclopédique ; dans un roman d'aventures, il contribue à sa généricité. Si les *Croquis du Far-West canadien* et le *Robinson de la Red Deer* arrivent à rendre une altérité expérientielle et géographique quasi palpable, c'est grâce peut-être à la sensibilité particulière de Borel au monde naturel, que soulignerait sa formation d'agronome. A l'inverse, l'évocation de l'altérité humaine reste, au final, superficielle et raciste quand elle rend compte des individus non blancs. En cela Borel relève bien de la pensée dominante et ne peut penser l'Autre au-delà d'un imaginaire culturel que son œuvre contribue à renforcer. On semble loin ici de la subversion utopique (pour l'époque)

à l'œuvre par exemple dans le *Voyage au Congo* d'André Gide qui paraît en 1927, entre les deux romans de Borel. Au vu de l'importance respective des deux auteurs dans le monde des lettres, cette comparaison peut surprendre mais elle est nécessaire pour mieux situer la parole et le positionnement d'auteurs inscrits par la critique des années 1920-1930 dans un même continuum de littérature sur l'ailleurs et l'Autre. A ce titre, elle pourrait servir de point d'ancrage pour de futurs travaux portant sur les récits de cette période ayant pour cadre l'Ouest canadien.

Bibliographie

- Bayard, Pierre. 2012. *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* Paris : Minit.
- Boillat, Gabriel. 1974. « Comment on fabrique un succès : 'Maria Chapdelaine' ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°2: 223-253.
<https://www.jstor.org/stable/40525252>
- Borel, André. 1928. *Croquis du Far-West canadien*. Paris-Neuchâtel : Victor Attinger.
- Borel, André. 1930. *Le Robinson de la Red Deer*. Paris-Neuchâtel : Victor Attinger.
- DiAngelo, Robin. 2011. « White Fragility ». *International Journal of Critical Pedagogy*, Vol 3 (3): 54-70.
<http://libjournal.uncg.edu/ijcp/article/view/249/116>
- Dodille, Norbert. 2011. *Introduction aux discours coloniaux*. Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne.
- Eygun, François-Xavier. 2018. « Romans d'aventure et colonisation de l'Ouest canadien : l'exemple de Louis-Frédéric Rouquette ». In *La présence franco-européenne dans l'Ouest canadien*, édité par Sathya Rao, 215-223. Bruxelles : Peter Lang.
- Eche, Antoine et Campbell, Glen. 2018. « André Borel entre voyage et roman, ou la double scénographie de l'Ouest canadien ». In *Langages et écritures de l'exil. L'ouest canadien, terre d'asile, terre d'exil*, édité par Pierre-Yves Mocuquais, 35-49. Presses de l'Université Laval.
- Eche, Antoine. 2019. « André Borel (1888-1968) : un cow-boy suisse nostalgique dans l'Ouest canadien ». *Etudes francophones* 30.
<https://languages.louisiana.edu/about-us/etudes-francophones>
- Eche, Antoine. 2018. « La réception des écrits d'André Borel dans la presse francophone ou la lecture de l'imaginaire de l'Ouest canadien ». In *La présence franco-européenne dans l'Ouest canadien*, édité par Sathya Rao, 225-242. Bruxelles : Peter Lang.
- Fabre, Gérard. 2014. « Introduction ». In Maurice Constantin-Weyer, *Un homme se penche sur son passé*, 1-43. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Hartog, François. [1980] 2001. *Le miroir d'Hérodote*. Paris : Folio Gallimard.
- Khalid, Samy. 2009. « Les Suisses, révélateurs de l'imaginaire national canadien Construction identitaire et représentations de la citoyenneté à travers l'expérience des migrants suisses au Canada (XVII et XXe siècles) ». Thèse de doctorat, Université d'Ottawa.
- Larocque, Emma. 2010. *When the other is me. Native resistance discourse 1850-1990*. Winnipeg: University of Manitoba Press.
- Letourneux, Matthieu. 2010. *Le roman d'aventures 1870-1930*. Limoges : Presses universitaires de Limoges.
- Memmi, Albert. [1957] 1985. *Portrait du colonisé*. Paris : Gallimard.
- Moura, Jean-Marc. 1998. *L'Europe littéraire et l'ailleurs*. Paris : Presses universitaires de France.
- Pyée, Audrey. 2018. « les migrations françaises vers la Prairie canadienne, 1870-1914 ». In *La présence franco-européenne dans l'Ouest canadien*, édité par Sathya Rao, 27-48. Bruxelles : Peter Lang.

- Ricoeur, Paul. 1984. « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social ». *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, n°2 : 53-64. www.persee.fr/doc/chris_0753-2776_1984_num_2_1_940
- Shulman Spaar, Ilona. 2013. *Swiss Immigration to Canada. Achievements. Testimonies. Relations*. Vancouver : Consulate General of Switzerland.
- Urbain, Jean-Didier. [2000] 2002. « Préface ». In Franck Michel, *Désirs d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, 5-11. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Urbain, Jean-Didier. [1991] 2002. *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Venayre, Sylvain. 2001. « Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 84: 83-112.